HAL
open science

Une nouvelle économie du corps : bien-être, narcissisme et consommation

Gilles Raveneau

To cite this version:

Gilles Raveneau. Une nouvelle économie du corps : bien-être, narcissisme et consommation. Sociétés - Revue des sciences sociales et humaines, 2000. hal-03135261

HAL Id: hal-03135261

https://hal.parisnanterre.fr/hal-03135261v1

Submitted on 8 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Une nouvelle économie du corps : bien-être, narcissisme et consommation

Gilles Raveneau
Université de Paris X Nanterre
Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative.

Saviez-vous que votre visage, votre voix, vos fesses ou vos jambes valent de l'or ? Aujourd'hui, on peut assurer son corps. Au moindre traumatisme à ses fesses (assurées pour un milliard de dollars), l'actrice-chanteuse Jennifer Lopez est indemnisée dans la foulée. Claudia Schiffer, top model allemande de stature internationale, a assuré son visage pour 3 millions de francs, Bruce Springsteen sa voix pour 6 millions de dollars et le footballeur brésilien Ronaldo ses jambes pour 283 millions de francs. Ce type d'assurance attire de plus en plus d'anonymes. Axa Courtage par exemple a enregistré une progression des demandes de 20% cette année[1].

A côté de cela, la fécondation et la gestation de l'enfant se feront bientôt hors corps. « L'idéal des gynécologues, écrivait déjà Y. Knibielher en 1985, ne peut être que d'écarter cette femme encombrante et d'accéder au plus tôt à la gestation *in vitro*. Ce type de fécondation est déjà banal, on saura bientôt prolonger la vie de l'embryon *in vitro* jusqu'à la gestation complète. Ce n'est pas seulement de la science-fiction : des équipes de chercheurs sont déjà en compétition pour atteindre ce but »[2]. Terrible contradiction de nos sociétés qui vouent un culte au corps et le bannissent en même temps. Cette opposition s'exprime aussi dans le fait qu'au quotidien la dépense physique est réduite au minimum, mais qu'elle y trouve une place dans la programmation de temps de remise en forme ou de pratique d'un sport. Effacement d'un côté[3], souci du corps de l'autre.

Pour espérer comprendre quelque chose à ce paradoxe, il est nécessaire d'envisager les deux phénomènes conjointement, comme les deux faces d'une même pièce de monnaie. Leur compréhension n'est saisissable qu'à partir de l'hypothèse suivante : sous couvert d'écarter le corps, on l'a sacralisé ; faute de trouver dans la vie quotidienne l'attention réelle qui lui est due, les images du

---

[1] A-L Couvelaire, Quand vos fesses valent de l'or, *Le Nouvel Observateur*, 6-12 juillet 2000, p. 76.

[2] *Le Monde*, 19 avril 1985.

[3] L'effacement du corps est la thèse défendue par D. Le Breton dans son livre passionnant *L'adieu au corps*, Paris, Métailié, 1999.

corps se sont mises à proliférer. On peut dire alors avec Chesterton que le corps est « une idée chrétienne devenue folle »[4]. L'homme contemporain ayant perdu la relation d'évidence avec un corps sous-utilisé, devenu une charge à porter, une machine imparfaite nécessitant corrections et prothèses, le corps s'est littéralement répandu dans notre imaginaire, il s'est infiltré dans nos préoccupations, investissant des espaces où on ne l'attendait pas.

L'effacement du corps et sa présence réitérée

Aujourd'hui, une catégorie traditionnelle comme l'effort physique est dévalorisé, signe d'un autre âge ; les travaux de force pénibles sont laissés aux immigrés par exemple. La voiture et les transports en commun s'imposent partout, même pour des déplacements mineurs. De nombreuses prothèses techniques visent à réduire l'usage du corps : objets ménagers, ascenseurs, escalators, tapis roulants… « L'humanité urbanisée devient une humanité assise »[5] remarque P.Virilio. De fait, la grande majorité des individus a perdu la relation d'évidence qu'elle entretenait avec son corps, sous-utilisé dans une vie quotidienne où le rapport physique au monde est devenu négligeable. L'urbanisation croissante provoque une dépense nerveuse qui se fait justement au détriment de la dépense physique.

De son côté, la médecine ne fait plus seulement que soigner, elle intervient pour maîtriser la vie : thérapies géniques, assistance médicale à la procréation, etc. La production pharmacologique de soi, via l'usage des psychotropes qui permettent de réguler les humeurs et les difficultés, est déjà une réalité sociale. Le virtuel devient un nouveau paradigme dans nos sociétés de la communication et de l'informatisation. C'est un univers nécessairement sans corps qui favorise les identités multiples. Le corps devient alors un artefact, un vêtement provisoire de l'esprit. La cybersexualité par exemple, « réalise pleinement cet imaginaire de la disparition du corps, et même de l'autre »[6]. Cet imaginaire techno-scientifique instruit le procès du corps à travers le constat de sa précarité, de son imperfection, de la maladie et de la mort qui le frappent inéluctablement. Le fantasme d'abolition du corps et sa reconstruction par les nouveaux ingénieurs du biologique est un motif à l'œuvre dans nos sociétés. La comparaison du corps à la machine (et non plus l'inverse) est un des indices du renversement de perspective opéré.

Cette occultation du corps se saisit également au détour du sort fait à la douleur, aux handicapés et aux vieillards par exemple, mais elle est en même temps son affirmation sous d'autres valeurs comme la santé, les sports de glisse, la jeunesse, qui présentent ce corps jeune, beau et performant que les publicités

[4] Chesterton disait que le monde contemporain est « rempli d'idées chrétiennes devenues folles ». [5] Cité par D. Le Breton, *op. cit.*, p. 15.

[6] D. Le Breton, *op. cit.*, p.18.

vantent en permanence. Ce souci de l'effacement du corps ne modifie en rien sa présence au cœur des préoccupations contemporaines. Au contraire, il semble l'intensifier à travers la passion du bien-être, dont nous sommes un peu tous les protagonistes : souci de l'apparence et de la forme, affirmation de soi, performance, exigence d'épanouissement et de réussite… Un nouveau dualisme, rabattu sur l'individu, fait du corps un des enjeux majeurs de notre temps.

Dans l'idée que le corps n'est plus à la hauteur des capacités requises à l'ère de la mondialisation et des nouvelles technologies, ce qui s'impose est l'espoir de la suppression de toutes les entraves liées au corps (la maladie, la souffrance, la vieillesse et même la mort). Or, cette utopie n'est pas nouvelle. Certes, jamais on n'a été aussi proche de la réaliser, mais elle est née avec la modernité. Avec son avènement, on a ramené le paradis du ciel sur la terre. La philosophie des Lumières réhabilite le plaisir et le bien-être, et écarte la souffrance comme un archaïsme de l'histoire. L'individu se libère peu à peu de toutes les entraves communautaires et devient, à notre époque, le dernier obstacle à sa propre béatitude. Comme si la libération de soi, promise par la modernité, devait déboucher sur l'épanouissement, le bien-être et même le bonheur. Soyez heureux, telle serait donc l'injonction paradoxale de la modernité, tout entière vouée à l'hédonisme, qui prônerait alors un « devoir de bonheur »[7]. Mais ce serait oublier que la pensée libérale a rabattu le bien-vivre sur le bien-être, et que ce que la société contemporaine propose n'est qu'un ersatz de bonheur. Dans une société vouée à la recherche du bien-être, le risque, disait déjà Tocqueville, est d'oublier les autres aspirations de l'homme, celles que l'antiquité nous a léguées. Non pas « devoir » donc, mais l'expression d'une passion, et à travers cette passion du bien-être un oubli du bonheur, ou plutôt l'entretien d'une confusion qui met le progrès (la croissance, l'économie) au principe de tous les bienfaits de l'humanité.

La passion du bien-être

Cette passion du bien-être, que certains appellent « devoir de bonheur » (Pascal Bruckner[8]), d'autres « l'ère hyperfestive » (Philippe Muray[9]) ou « l'ombre de Dionysos » (Michel Maffesoli[10]), s'est cristallisée tout particulièrement sur le corps, comme médiateur de nos idéaux collectifs. Beauté, plaisir, jouissance, santé, nutrition, libération sont devenus synonymes parce que le corps est devenu notre horizon collectif, un impératif d'accomplissement partagé, au point même qu'il devient suspect de ne pas être épanoui. Il suffit pour s'en convaincre d'être

---

[7] P. Bruckner, *L'euphorie perpétuelle. Essai sur le devoir de bonheur*, Paris, Grasset, 2000, pp. 60-65.

[8] P. Bruckner, *op. cit.*

[9] P. Muray, *Après l'histoire*, Paris, Les belles lettres, 1999.

[10] M. Maffesoli, *L'ombre de Dionysos. Contribution à une sociologie de l'orgie* (1982), Le livre de poche, 1991.

attentif aux messages publicitaires ou de lire la presse : *Ca m'intéresse*, du mois d'août 2000, titrait en gros caractères sur sa première page « Êtes-vous doué pour le bonheur ? », illustrée d'un visage de femme faisant un clin d'œil radieux au lecteur et accompagnée de l'inévitable sondage, « Les Français sont-ils heureux ? ». Le nombre d'ouvrages actuellement disponibles en librairie sur le bien-être en général se monte à plusieurs centaines de titres : on passe des *Chemins du bien-être* (P. Pallardy) au *Bien-être : les essentiels de la forme et de la pensée* (A. Jeanblanc) jusqu'à *Activité physique et bien-être en milieu de travail* (D. Boucher et C. Dojon). Quelle que soit la méthode et le choix du vecteur (spirituel, psychique, corporel ou chimique), le salut est à la portée de chacun, ne cesse-t-on de nous répéter à l'envi. Ce qui est nouveau, c'est que ce message s'adresse aussi bien aux hommes qu'aux femmes. Il suffit d'observer les images et les messages publicitaires mettant en scène les hommes, les dernières mutations de la presse masculine et l'explosion du marché des cosmétiques masculins pour se rendre compte que les hommes s'interrogent sur leur identité[11] -maintenant que les femmes ont investi une bonne partie des territoires qui leur étaient réservés- et que leurs aspirations au bien-être sont réelles[12].

Benjamin Constant définissait la liberté des Modernes comme « la sécurité dans les jouissances privées et le souci de l'indépendance individuelle »[13]. C'est dire que notre XXe siècle a mis la liberté au service du bien-être et non l'inverse, au point que la société me doit le bien-être, autant peut-être que je me le dois. C'est en effet ce que nous apprend l'histoire de la libération des mœurs. Pendant des siècles, le corps a été réprouvé, mis au banc de la société au nom de la foi, de la morale et des convenances sociales. Mais aujourd'hui qu'il est libéré et qu'il occupe le devant de la scène, ne voit-on pas un étrange retournement s'opérer : de subversif qu'il fut pendant des siècles, le corps devient le nouvel ordre moral de l'homme moderne. La culture du corps devient alors « l'une des formes essentielles de compromis passé par l'éthique puritaine avec les nécessités de la consommation de masse. On y découvre ainsi non pas une disparition des interdits mais bien plutôt une nouvelle distribution des contraintes »[14].

Il faut s'occuper de son corps, tel est l'impératif de cette éthique du bien-être. Il ne s'agit plus de renoncer aux plaisirs ou de les condamner, mais d'y sacrifier en permanence. Le bien-être globalisé semble être le travail même de notre époque. Il n'est plus en opposition avec la vie quotidienne ; il devient le quotidien même et ne peut plus en être distingué. Tous les efforts, à partir de là,

---

[11] L. Tiger, *The decline of males*, New-York, Golden books, 1999.

[12] *Men's Health*, par exemple, un des nouveaux magazines masculins, a demandé à ses lecteurs les sujets qui les intéressaient le plus. Les résultats sont probants : la santé (62%), le sexe (53%), la nutrition (32%), le ″people″ (15% des voix seulement).

[13] Cité par P. Bruckner, *op. cit.*

[14] J.-J. Courtine, « Les stakhanovistes du narcissisme. Body building et puritanisme ostentatoire dans la culture américaine du corps », in *Communications*, N°56, 1993, p. 242.

consistent à entretenir indéfiniment une illusion de distinction, via les médias et la consommation. Au lieu de jouir sans entraves et en toute innocence des plaisirs, du confort, des loisirs, de la santé et de l'espérance de vie que les progrès des sciences nous procurent, nous avons fait du bien-être et du corps un nouveau tribunal qui nous condamne pour nos insuffisances.

« Trois kilos à perdre de toute urgence » annonce un magazine, « Objectif : belles fesses bien musclées » titre le numéro de septembre de *Santé Magazine* ; *Marie-France*, du même mois, proclame à la une : « Les moteurs invisibles de la forme » ; *Biba* conseille « Soyez vous-même ! On n'est pas toujours celle qu'on croit » ; et *Men's Health* programme la rentrée de septembre de la façon suivante : « Sexe : allez encore plus loin, manger au restaurant et rester mince, un ventre extra-plat, la calvitie on s'en occupe, le secret des épaules carrées ». Chacun est responsable de sa forme physique, de son tonus, de sa santé, de sa bonne humeur et de son esthétique. Publicités, marchandises et objets de toutes sortes, statistiques[15], journaux, télévisions, amis, tout nous indique la voie et les modèles de la réalisation de soi. Il faut paraître bien dans sa peau, donner les signes extérieurs d'épanouissement et de réussite ; bref, il est « plus important d'avoir l'air que d'être (…) l'ostentation de rigueur donne au corps une importance de façade » reconnaît le baromètre Scanner 2000, publié chaque année par le cabinet de conseil Interdeco. La réussite ne passe donc plus seulement par le statut social et la fortune, mais aussi par l'apparence. « Les gens se sont aperçus que leur corps était leur premier capital »[16] commente Ariane Goldet, responsable du service Beauté-forme à *Marie-Claire*. Résultat, la passion du bien-être submerge nos sociétés. Elle envahit le marché, les médias, elle couvre les murs de nos villes de corps minces et athlétiques, elle vante les mérites de l'alimentation allégée et bio, de recettes où « le bonheur est dans le plat » (*Marie-Claire*), de conseils de santé, etc.

Beauté, santé et sexualité : « Si, si vous pouvez faire mieux ! »[17]

Il existe donc trois domaines privilégiés de la présence du corps dans cette passion du bien-être : la santé, la beauté et la sexualité. La santé apparaît peut-être comme le thème le plus manifeste, celui qui correspondrait le plus au bien-être, au bonheur même[18]. D'ailleurs, la santé a été définie par l'OMS comme « le bien-

---

[15] Dans le *Figaro-magazine* de novembre 1998, les résultats d'un sondage sur le bonheur laissent pantois : les personnes interrogées se disent heureuses à 90%. Quand l'époque est à la glorification du bonheur et du bien-être sous toutes ses formes, il ne fait pas bon être triste, malheureux ou dépressif.

[16] M. Thierry, *L'Expansion*, « La nouvelle économie du corps : santé, beauté, diététique. Comment le business du bien-être envahit votre vie », spécial été 2000, p. 122.

[17] Titre de la couverture de *Biba* (juillet 1999) : « Priorité au plaisir ! Si, si vous pouvez faire mieux ! ».

[18] « La santé, c'est le bonheur » proclamait une publicité pour *Santé Magazine*, janvier 2000.

être complet, physique, mental et social ». Aussi ne faut-il pas s'étonner de trouver sur le même plan, dans les revues spécialisées, des rubriques ayant trait à la santé, la beauté, la forme physique et la spiritualité[19]. Le bouddhisme tibétain et le yoga y côtoient les conseils minceur, les atouts du bronzage, les trucs pour séduire, garder sa libido en bon état, etc. On assiste au grand brassage des valeurs, à la réconciliation des extrêmes. C'est sans doute ce qui explique la notoriété d'un écrivain comme Paolo Coelho[20] qui a su pressentir ce mouvement et servir un discours spirituel lénifiant accessible à tous, toutes confessions et partis politiques confondus, proposant ce supplément d'âme qui s'accorde si bien avec la nouvelle économie du corps.

L'obsession pour la santé se traduit par la médicalisation de l'existence[21] et son extension à des domaines qui relevaient d'autres sphères : alcoolisme, drogue, sexualité, puériculture et accouchement, nourriture et diététique, travail, beauté… On aboutit ainsi au fait qu'un individu qui se croyait en bonne santé sache se reconnaître malade et aller chez son médecin. Il s'ensuit non seulement que le nombre de malades va augmenter, mais que l'image de la maladie et de la santé va profondément se modifier et que cette modification va avoir un certain nombre d'effets, aussi bien sur la médecine elle-même que sur la société et les groupes qui la constituent.

Pour ne prendre que l'exemple de l'alimentation, on est passé des critères du savoureux (bon ou mauvais) au partage entre sain et malsain. L'agriculture biologique en France progresse chaque année de 40 à 50% et trois français sur dix déclarent acheter régulièrement des produits dits bio[22]. On en arrive même à l'ouverture de fast-food bio, comme les deux *Odji* qui viennent d'ouvrir récemment à Paris. La table est devenue progressivement un laboratoire où l'on assemble minutieusement des ingrédients, où l'on fait le décompte des calories, graisses et autres vitamines dont on se bourre pour suppléer ses manques. Se soigner en mangeant, tel est l'argument des diététiciens et des professionnels minceur en tout genre. L'estimation du marché des aliments de santé[23] en Europe en 1999 est estimé à 50 milliards de francs, de quoi aiguiser l'appétit des firmes pharmaceutiques et de l'industrie agroalimentaire.

---

[19] Dans son numéro de septembre, *M Magazine* titre : « Faites jaillir l'énergie qui est en vous, le sexe des femmes, fitness et spiritualité, 15 défis à relever… »

[20] Se reporter au *Monde des livres*, vendredi 4 août 2000.

[21] Entendue comme le phénomène dynamique de l'extension constante du domaine de la médecine.

[22] *L'Expansion*, *op. cit.*, p. 37.

[23] C'est ce qu'on appelle « les alicaments » ; ce sont des hybrides d'alimentation et de médecine qui se vendent dans le commerce. On y trouve des pâtes qui aident à lutter contre le cholestérol, des sauces tomates qui contrent le diabète, des yaourts qui favorisent la flore intestinale ou des breuvages censés développer l'activité cérébrale.

Après les vitamines et les fibres, les ferments lactiques, le calcium, les acides gras et les boissons ″embellissantes″ sont entrés dans la consommation courante. Il ne s'agit plus seulement de boissons santé, mais de boissons beauté, preuve s'il en était encore besoin de l'étroite relation qu'entretiennent ces thèmes entre eux. Si on se souvient que l'eau de Vichy est vantée pour donner un teint radieux (« le teint Célestins »), la marque Contrex développe depuis peu des eaux « Beauté », « Ligne et tonus » qui embellissent ceux et celles qui les boivent. De grandes marques de cosmétiques comme Shiseido ou des groupes agroalimentaires comme Morinaga ont mis au point des boissons au collagène ou à la gelée royale pour permettre d'obtenir « une peau éclatante et un regard brillant ».

Les produits de consommation pour se mettre en scène se multiplient : maquillage, teinture des cheveux, prise d'hormones pour accroître la masse musculaire, régimes alimentaires pour entretenir sa silhouette, vêtements et accessoires de toutes sortes, et même piercing et tatouages servent à se distinguer et à s'embellir. L'apparence devient une raison d'être, un support d'identité. On remanie alors son corps, on l'arrange, il devient la matière première sur laquelle on se bricole une identité. Il s'agit précisément de se sentir bien dans sa peau. Et pour cela tout est permis. L'anatomie n'est plus un destin, répète à l'envi l'industrie de l'esthétique et du *design* corporel contemporain, mais le lieu même du sentiment de soi. Le corps doit être en harmonie avec soi, l'extériorité doit correspondre à l'intériorité. « Aujourd'hui, Explique Robert Ebguty, directeur de recherches au Centre de communication avancée, il faut être rayonnant et respirer la vitalité, en donnant l'impression que votre bonne santé vient de l'intérieur »[24].

Le corps devient à la fois « le lieu géométrique de la reconquête de soi »[25] et de la conquête des autres, par le jeu de la séduction. L'individu tire un bénéfice narcissique et social de cette relation privilégiée à son propre corps, car c'est bien souvent à partir de lui que le regard d'autrui nous juge. Nouvelle espèce de discrimination qui rejette ceux qui ne satisfont pas aux critères du jeunisme dominant. D'ailleurs, on sait que la passion du bien-paraître, à travers la forme et la jeunesse à maintenir à tout prix, est une idéologie des nations vieillissantes. Le mythe de l'éternelle jeunesse est plus que jamais d'actualité ; il devient théoriquement accessible, grâce aux progrès de la recherche médicale et aux espoirs de la thérapie génique. Quant au recours à la chirurgie esthétique, il devient largement banalisé, au point que la justice doit intervenir pour limiter la publicité de certaines cliniques.

« J'ai peur de me découvrir à nouveau incapable de jouir »[26]

---

[24] Entretien paru dans *Le Monde*, 19 novembre 1999.

[25] D. Le Breton, op. cit., p. 49.

[26] D. Lodge, *Thérapie, Paris*, Payot & Rivages, 1996, p.154.

L'amour à son tour, comme la santé et la beauté, fait l'objet de savants calculs et de recettes miracles. Là comme ailleurs, il n'est plus possible de se contenter du médiocre, on a le droit au meilleur et on se le doit. Les conseils avisés pleuvent pour les femmes comme pour les hommes : « Priorité au plaisir ! » annonce *Biba* (juillet 1999), « Sexe : faut-il tout dévoiler ? » titre *Femme* (septembre 2000) ; *Vogue* fait un numéro « Spécial désir » (septembre 2000) et *Men's Health* « Spécial sexe » (juin 2000) ; *Quo*, quant à lui, propose de répondre à la question « Comment tomber les filles : tactiques et pratiques pour arriver à vos fins » (août 2000) et *M Magazine* fait le point sur « Le sexe des femmes » (septembre 2000) ou propose de « la faire fondre à tous les coups (objectifs zones sensibles) ». Bref, les hommes et les femmes soumettent leur sexualité à l'examen du bien-être, cherchent des preuves tangibles de leur performance, des solutions à leurs problèmes ou tentent de se rassurer sur l'état de leur corps et de leurs sentiments. Nous nous devons le plaisir érotique et les « professeurs de désir »[27] sont là, recettes à l'appui, pour nous guider en cas de difficultés. Ce qui fait honte aujourd'hui, ce n'est pas le plaisir, l'érotisme ou l'ostentation du corps, mais l'inverse, l'absence de ces ingrédients. Dans ce cas, il est urgent de consulter un des nombreux experts en la matière, sexologue ou psychothérapeute qui établira le bilan des jouissances. Le récent roman de David Lodge, dont le titre (*Thérapie*) est à lui-même tout un programme, donne une illustration éloquente et humoristique de l'Eros actuel mis en équation : « Nous n'avons plus fait l'amour, Sally et moi, depuis jeudi dernier. (…) J'ai peur de me découvrir à nouveau incapable de jouir. Je pourrais sans doute essayer de me masturber, rien que pour vérifier si rien ne cloche d'un point de vue mécanique. (…) Je n'ai pas trouvé de vaseline dans l'armoire de la salle de bain, et comme par hasard il n'y avait plus d'huile d'olive à la cuisine, c'est donc avec la sauce à salade de Paul Newman que je me suis lubrifié la verge, ce qui était une erreur. D'abord, elle était glacée, sortant du réfrigérateur (la sauce), et elle a eu un effet immédiat plutôt de rétraction que de simulation, ensuite le vinaigre et le citron ont provoqué une sensation cuisante, et troisièmement je me suis mis à dégager l'odeur du *pollo alla cacciatora* de chez *Gabrielli* dès que le frottement a échauffé les aromates. Mais le problème principal, c'était mon incapacité à me mettre dans un état d'esprit approprié. (…) J'ai envisagé d'appeler au téléphone un des réseaux dont j'ai tant entendu parler ces temps-ci. (…) J'ai choisi un numéro qui promettait : « l'orgasme au bout du fil, rien que du cul, du hard » (…) Après avoir écouté pendant une dizaine de minutes une fille décrire à grand renfort de soupirs et de gémissements l'épluchage et l'absorption d'une banane, j'ai commencé à me demander si ce n'était pas des règlements agricoles qu'il s'agissait. (…) Au prix d'un effort acharné, j'ai fini par arriver à l'éjaculation, je sais donc à présent que

[27] Titre d'un roman de P. Roth : *Professeur de désir*, Paris, Gallimard, 1995.

la plomberie n'est pas en cause, mais j'ai la queue endolorie et ça n'a pas fait de bien non plus à mon tennis-elbow »[28].

Paradoxe que cette obsession pour le corps : à vouloir éradiquer toute dégradation et corriger tous les défauts, on finit par nier ce qui constitue la principale vertu de la santé, de la beauté et de la sexualité : l'indifférence à soi, l'oubli de soi. Mais c'est précisément ce qui ne se peut pas, ce qui est contraire à l'esprit du temps et au programme de l'omniprésence du corps et de la passion du bien-être de nos sociétés démocratiques.

« Investir sur soi » [29]

Le corps multiplie la une des magazines et des publicités au point de frôler l'indigestion narcissique. Le phénomène n'est pas nouveau, mais il prend de l'ampleur et se modifie légèrement. Il ne s'agit plus seulement de paraître, mais d'être au plus près de soi. Il n'est qu'à jeter un œil sur les titres des livres et des magazines en vente aujourd'hui pour s'en rendre compte : « La puissance de la pensée positive », « Gagnez l'estime de vous-même », « Devenez votre meilleur ami », « Soyez gentille avec vous-même », « Investir sur soi »…

Le corps devient véritablement l'emblème de soi, un motif de présentation et de hiérarchisation des uns par rapport aux autres. Il en est l'expression la plus aboutie parce que c'est le sujet lui-même qui en est le maître d'œuvre, à travers un bricolage sur soi. Il faut gérer son capital santé, investir sur son corps qui devient une véritable entreprise à diriger au mieux de ses intérêts. L'impératif de santé met en position de ne jamais s'oublier puisque prévention, maladie et guérison se distinguent de moins en moins. Cette attention à soi devient l'équivalent d'une rédemption morale ; elle commande de ne jamais être satisfait de son état. Elle est alors exigeante et inflexible par bien des aspects : de là que la dépression prolifère puisqu'il faut sans cesse donner des gages à cette passion tyrannique du bien-être, à l'idéal du corps jeune, beau et bien fait, dynamique et performant. Libre et autonome, l'individu démocratique ne peut s'en prendre qu'à lui-même s'il ne parvient pas aux objectifs qu'il s'est fixé. L'angoisse réside dans la peur de ne pas être à la hauteur.

Alain Ehrenberg a montré de manière pertinente comment la dépression et l'anxiété naissaient d'une *fatigue d'être soi*[30], et comment pour atténuer l'angoisse et réguler nos humeurs nous avons recours aux psychotropes, à la gestion pharmacologique de nous-mêmes. En effet, la passion du bien-être conjugue deux éléments contradictoires : d'un côté, la beauté, la santé, le plaisir et la performance sont à la portée de tous : la nature n'est donc plus une fatalité pour

---

[28] D. Lodge, *Op. cit.*, pp. 154-157.

[29] Titre de couverture du magazine *Anima*, août 2000.

[30] A. Ehrenberg, *La fatigue d'être soi*, Paris, O. Jacob, 1998.

peu qu'on s'en donne les moyens. De l'autre, la relation de l'individu à son corps se fait sous l'égide de la responsabilité et de la maîtrise de soi ; chacun est seul responsable de son apparence, de son dynamisme ou de son manque d'entrain : il ne faut pas relâcher ses efforts au risque de sombrer corps et biens parmi les *loosers* et les *has been*. D'où la déferlante du commerce anti-stress : parapharmacie, centres de remise en forme, thermalisme, magasins spécialisés, Tai-chi, Yoga, Body balance, massages, thérapies corporelles, spiritualités de contrebande, etc.

La consommation de son propre corps

A l'aube de ce troisième millénaire, ce qui est nouveau dans ce culte renforcé du Moi, via son propre corps, est non seulement qu'il se conjugue au féminin comme au masculin, mais qu'il va de pair avec celui de la consommation. L'explosion de la presse masculine suit celle de la consommation des produits pour hommes et la presse féminine qu'on croyait saturée accueille sans cesse de nouveaux titres, comme *Isa*, ou de nouvelles formules comme *Femmes*. Les ventes de produits bio et d'aliments de santé explosent, le nombre d'instituts de beauté[31], les centres de remise en forme et les dépenses de parapharmacie augmentent à un rythme soutenu. Jamais on n'a autant dépensé pour son apparence physique et pour sa santé dans les pays développés. Si l'on s'en tient à un strict indicateur financier, tous les marchés liés au corps sont considérés comme des secteurs très porteurs par les investisseurs, au point d'être plus performant sur le moyen terme que le fameux CAC 40[32]. On consommait pour 200 milliards de francs de soins médicaux en France en 1980 ; on en dépense plus de trois fois plus aujourd'hui[33].

Cette redécouverte hédoniste du corps passe donc d'abord par la consommation et se traduit sur le plan économique par des profits fabuleux. Cette nouvelle économie du corps est à l'origine de ce que le Centre de communication avancée appelle « un ego-marché »[34]. Ce mode de consommation s'affirme à travers cette passion du bien-être qui prend chacun d'entre nous pour cible. Terrible cécité du corps (et du narcissisme) qui ne voit partout que ses propres reflets et cherche à devenir l'unique objet qui vaille, un objet commun et pourtant parfaitement individualisé : soi, son propre corps.

---

[31] 12 000 en France.

[32] « A la demande de L'Expansion, le cabinet d'analyse J. Chahine Finance a calculé un indice boursier du corps, composé des principales valeurs françaises du secteur de la beauté, de la santé, de la consommation personnelle et des loisirs. Résultat : depuis deux ans, les valeurs du corps gagnent 55% contre 50% pour le CAC 40 ». C. David, *L'Expansion*, *op. cit*., pp. 24-25.

[33] C. David, *op. cit*., p. 24.

[34] *Le Monde*, 19 novembre 1999.

On sait que l'idéologie libérale mondialisée travaille à la mise en consommation de toute chose. Le corps n'y fait pas exception bien sûr, au contraire il en est même devenu l'objet central, au point d'envahir tout l'espace sous mille formes dégradées : publicité, richesse, sexualité, beauté, art, alimentation, souffrance, réussite professionnelle, sport, performance, bonheur… Karl Marx avait bien vu comment le capitalisme faisait disparaître les valeurs d'usage vivantes en valeurs d'échange abstraites. Ni lui, ni Max Weber n'avaient envisagé à quel point l'éthique puritaine universalisée nous transformerait tous en objet de consommation pour nous-mêmes. Lorsque tout semble devoir être consommé et que le règne de l'individu est partout proclamé, l'autophagie s'impose dans l'univers démocratique consumériste. Ce qui fait dire à Dominique Quessada que « cette société où ce qui se consomme à travers ce que l'on consomme, c'est la consommation de soi »[35].

Certes, les conditions sociales et culturelles des individus et des groupes nuancent le propos, mais telle est pourtant l'attitude dominante de nos sociétés à l'égard du corps aujourd'hui. Parallèlement à cela, des contestations se font jour qui cherchent à voir, entendre et respirer autre chose que soi-même. Elles refusent ce rapport incestueux, autophagique et tentent de réinsérer diversité et pluralité. L'engouement contemporain pour la nature et l'engagement du corps est un de ces symptômes, en tant que la nature représente (symboliquement) l'altérité radicale, « le sauvage », ce qui n'est pas manipulée. Nous souhaitons accéder à des espaces vierges et purs, afin d'y vivre une aventure directe, non contaminée par l'exploitation technicienne et marchande. Bien sûr, là aussi, la logique comptable est présente et la nature se consomme d'autant plus que l'amour de la nature est partagé par le plus grand nombre. La colonisation des derniers espaces non contaminés devient alors inévitable[36], sans compter qu'à cet endroit il s'agit là aussi d'exercer une maîtrise sur soi. Quoiqu'il en soit, il est d'autres symptômes qui contestent ce mouvement : en prétendant manger des fromages au lait cru par exemple, au risque d'avaler quelques inévitables *Listeriae*, certains récusent le devoir de santé qui tend à faire de la phobie aseptisante la vision normale de l'alimentation.

Consentir de plein gré à sa propre exploitation ?

Dans la seconde moitié du XXe siècle, les sociétés occidentales nourrirent l'illusion d'une éradication prochaine de toutes les grandes calamités et l'avènement du bien-être, et par ce fait annoncèrent l'effacement progressif du corps, source de tous les maux : vieillesse, maladie, famines, souffrance, guerre,

---

[35] D. Quessada, *La société de consommation de soi*, Genève, Verticales, 1999, p.111.

[36] On trouve d'ailleurs toute une presse spécialisée (*Géo, Nature, Terre sauvage, Grands reportages, Trek, Iles*, etc.) qui se charge de dénicher pour ses lecteurs les espaces qui restent relativement intacts et, en les désignant, les condamne alors irrémédiablement.

etc. allaient disparaître à l'horizon de XXIe siècle. Non seulement ce rêve ne s'est pas réalisé, mais il a renforcé ce qu'il était supposé supprimer : la présence du corps. De là ce paradoxe : nos sociétés occidentales n'ont jamais autant parlé du corps depuis qu'elles cherchent à l'effacer. Par un renversement étonnant, le corps censé n'avoir plus aucune légitimité en est venu à occuper une place centrale.

Le corps annexe donc tous les domaines de l'existence et devient la pièce maîtresse de l'affirmation de soi. La place donnée à l'apparence physique, au bien-être et à cette nouvelle économie du corps est une conséquence de la structuration narcissique de nos sociétés occidentales, constituées d'individus autonomes repliés sur eux-mêmes. Dans une société des individus où les repères sociaux et les valeurs sont flottantes, le retour sur le corps et le bien-être permet de réduire l'incertitude, tout en étant une promesse de félicité et en portant à une centration accrue sur soi. De là que la difficulté réside dans la crise de l'ajustement au bonheur préfabriqué de nos sociétés[37].

Toutefois, dans ce portrait du culte du corps et de sa consommation, on ne saurait oublier la grande disparité entre les pays du Nord et du Sud, l'aggravation des conditions sociales et l'extension de la pauvreté. Elles entraînent la mise sur le marché du corps humain et incitent à la consommation du corps d'autrui : prostitution[38], travail forcé, nouvelle forme d'esclavage… sans oublier le brevetage du vivant qui aboutit au fait qu'une entreprise peut obtenir la propriété commerciale d'une partie du corps humain[39]. La récente offensive menée par les Pays-Bas pour légaliser le « travail sexuel » dans l'Union Européenne, qui devrait être considéré comme une activité économique (presque) comme les autres, apporte un étrange éclairage à la grande marchandisation du corps et à sa consommation ; surtout lorsque l'on sait que les autorités néerlandaises en sont arrivées à proposer le nouveau concept de « consentement de plein gré à sa propre exploitation »[40] ! Cela nous ramène à l'autophagie, mais sous une forme insoupçonnée.

L'ironie de cette passion contemporaine pour le corps, qui se décline dans les publicités, les ouvrages et les revues spécialisées, consiste, sous la légèreté des rubriques et des titres parfois humoristiques, à faire le compte des délits potentiels qui guettent l'hédoniste et qui pourraient lui retirer les objets de sa jouissance. Ce travail sur soi, demandant effort et volonté, n'a plus rien du mot d'ordre de 1968 : « Vivre sans temps mort et jouir sans entrave ». Il est un épicurisme laborieux où

---

[37] J. Cazeneuve, *Bonheur et civilisation*, Paris, Gallimard, 1962, p. 202.

[38] Par exemple, depuis plusieurs années des milliers de ressortissantes des pays de l'Est et de l'ex-URSS sont victimes de la prostitution forcée dans l'Union Européenne, en raison de la paupérisation de ces populations. Rapport de la commission des droits de la femme du Parlement Européen, 27 novembre 1997.

[39] La société Biocyte a ainsi récemment demandé un brevet sur l'usage de cellules du cordon ombilical pour faire des greffes de moelle à des malades atteints d'affections du sang.

[40] A ce propos, lire « La conférence européenne contre le trafic des femmes. Vers une reconnaissance légale du proxénétisme », *Projets féminins*, N°1, 1992.

le plaisir est inséparable du travail. « Que la rédemption passe désormais par le corps et non seulement par l'âme ne change rien à l'affaire : il faut se racheter d'être ce que l'on est »[41]. Notre corps continue à être marqué infailliblement par l'âge, la maladie et les coups du destin. Il n'est pas en notre pouvoir d'éviter la dévastation, juste de la ralentir un peu et de jouir sans attendre du présent ; d'où le tragique d'une situation qui se fonde sur l'apparence et l'éphémère[42]. « La terre promise est déjà une terre éternellement compromise » disait Vladimir Jankélévitch. Laissons alors aux intoxiqués du bien-être, de l'apparence physique et de la consommation de soi leurs dogmes, leurs conseils et leurs produits ; et tâchons de prendre avec désinvolture ces contraintes.

---

[41] P. Bruckner, *op. cit.*, p. 84.

[42] « Le tragique peut se résumer par la conscience du fait que toutes les situations, toutes les attitudes s'épuisent dans le moment même de leur effectuation ». M. Maffesoli, *La conquête du présent*, Paris, PUF, 1979, p. 127.